
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Henri de RÉGNIER. — A Propos des Mémoires d'un homme de qualité.
- II. — Alphonse GERMAIN. — Aux Intellectuels.
- III. — Paul ADAM. — Au Vieillard.
- IV. — Edmond COUSTURIER. — La Paix chez soi et à l'extérieur.
- V. — Bernard LAZARE. — Les Fleurs.
- VI. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Le Banquet d'hier.
- VII. — Notes et Notules.

PARIS

28, RUE DE BRUXELLES, 28

—
Le 1^{er} Février 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

Abonnement : UN AN. 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

**Pour abonnements, dépôts, etc..., s'adresser
directement à M. Bernard Lazare, 28, rue de
Bruxelles.**

En vente au numéro chez :

EDMOND BAILLY	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id. id.	:	Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Galerie du Théâtre-Français.
BRASSEUR	:	Galleries de l'Odéon.
SAVINE	:	12, Rue des Pyramides.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX:	:	29, Rue de Trévise.

ET

à BORDEAUX :	à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à NIMES :	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES :	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE :	aux bureaux de la Wallonie, 8, rue St-Adalbert.

A PROPOS DES MÉMOIRES

D'UN HOMME DE QUALITÉ

M. de Goncourt est certainement un « homme de qualité », un peu comme l'était au xvii^e siècle Gédéon Tallemant des Réaux et comme le devint, plus tard, par ses excellentes fréquentations, ce petit bâtard d'un chanoine de la Sainte Chapelle, Sébastien-Roch-Nicolas, qui fut M. de Chamfort.

Le terme d'homme de qualité n'a de sens, à nos jours, que si l'on entend par là un peu autre chose que ce qu'il était coutume jadis d'appeler ainsi. On peut, je crois, l'appliquer à quiconque dont la naissance (sans intérêt pour la manie des généalogistes qui ne s'en prennent qu'à des minuties de filiations vérifiées et sont plus soucieux de l'ancienneté des origines que des mérites de l'hoir qui les continue) n'a rien de médiocre sans avoir quoi que ce soit d'illustre.

L'homme de qualité moderne est simplement celui qui est né en des conditions favorables à le faire participer à certains avantages sociaux et à des prérogatives dont jouirent, par héritage ou par acquisition personnelle, ceux que l'ont engendré.

Autrement dit : de quelque notoriété ou d'un état d'aisance dûs à des événements préalables dont il profite, le jeune homme obtient à son entrée dans la vie une place toute faite dans un milieu déterminé qui l'enregistre pour l'un des siens et lui facilite, par une sorte de connivence régulière, l'établissement ordinaire de sa destinée et en assure le développement normal.

De plus, il a quelque chance d'avoir hérité d'une disposition native à cultiver certaines nuances de caractère où se

retrouve la trace du milieu élégant, intelligent ou honnête d'où il provient.

Il arrive ainsi dans le monde muni d'un petit pécule de goûts distingués et même d'habitudes physiques qui lui rendent vite aisée la pratique de la politesse, du savoir vivre et de quelques autres riens qui plairont pourvu qu'ils soient aidés d'une tournure de corps satisfaisante et indispensable à faire valoir les bonnes manières et servis des quelques agréments de l'esprit par où l'on s'attire l'approbation de ses semblables dans leur commerce quotidien.

Il y a assez loin d'être cela — qui peut s'acquérir en somme et où il n'est rien dont on ne puisse se passer avec un peu de génie, ou de l'impertinence — à ce que j'appellerais un « homme de race. »

Celui-ci est un personnage particulier qui a comme une conscience historique de sa filiation illustre ou inconnue, qui sent survivre en lui le legs des vieux âges ou des époques innommées et se sait appelé à réaliser en lui quelque gloire secrète dont l'obligation est venue jusqu'à lui. Il agit au nom d'êtres disparus dont il suit la tradition muette ou notoire en les fastes des Temps. Ce fut Châteaubriand par exemple ou Villiers de l'Isle-Adam qui, par une illusion prodigieuse et sublime, s'incarna ce qu'il se croyait de toute la force de sa royale imagination. Ce sont encore certaines personnalités respectables mais un peu maniaques par qui finissent, en de vieux et massifs hôtels, entre cour et jardin, parmi cette époque qui les nie, les plus hautes et les plus ducales maisons.

De l'avis de tout ceux qui l'ont approché et du sien, M. de Goncourt est un homme de qualité. Plusieurs fois au cours de ses écrits il revendique cette disposition d'esprit et de mœurs, parfois, pour s'en féliciter sinon pour y attribuer certains déboires.

La mauvaise issue qu'eût, une première fois, à la scène, Henriette Maréchal fut motivée selon l'auteur par une suspicion d'aristocratie.

Ce mot : nous sommes des aristocrates, M. de Goncourt le prononce souvent et en particulier lorsqu'il constate la répugnance de son goût d'homme bien élevé pour des recherches locales que nécessitent les livres qu'il

compose et pour lesquels il a besoin de « moucharder la vérité. »

Pour se délasser de ce métier, si on en sent les inconvénients, tous les moyens sont bons. Les Goncourt en choisirent un exquis. En un temps d'histoire conforme à leur goût et d'où leur esprit semble dater, ils se bâtirent un pavillon en un parc paré, parmi des bosquets fleuris, sous un ciel pomponné. Et là, en une sorte de boudoir intellectuel, ils s'exilèrent au pays d'Angola.

A Paris ils se créèrent un lieu analogue embelli de toutes les ressources de la curiosité et, parmi des mobiliers et des étoffes assortis à l'époque de son visage, on aime à se figurer M. de Goncourt comme une sorte d'ascète du bibelot, en une solitude ornée, avec cet air d'enseigne de vaisseau du temps du Grand-Bailly qui aurait navigué au Japon.

Le visage connu du célèbre écrivain donne assez l'impression de quelqu'un de l'autre siècle qui est beaucoup du nôtre, de toute la perspicacité de ses yeux aigus et scrutateurs. Et, dans l'allure il y a je ne sais quoi de hardi et de brisé qui le fait ressembler à quelque parent qu'on aurait eu d'émigré et qui aurait trop longtemps séjourné à Coblenze.

La vie de M. de Goncourt manque d'anecdotes. Elle est très simple, toute de travail et de célébrité acquise laborieusement, traversée d'un deuil irréparable devant lequel on s'incline.

Comment se fait-il que l'opinion d'aujourd'hui soit si sévère à M. de Goncourt. Non point, tant l'opinion qui discute les œuvres (encore qu'elle commence à revirer quelque peu), mais l'opinion qui commente les faits et qui s'est émue à l'excès du *Journal*. Comment cet écrivain de bonne éducation intellectuelle et sociale a-t-il pu encourir le reproche d'avoir manqué de tact et à ces petits devoirs de courtoisie qu'impose la contemporanéité envers les personnes avec qui nous avons l'honneur d'être en même temps sur la terre.

*

**

Les Goncourt n'eurent guère d'imagination, du moins créatrice. Ce qu'ils en montrèrent fut plutôt une faculté

coordinatrice et minutieuse, une certaine habileté à faire valoir et à mettre en œuvre les matériaux que des yeux avides à tout saisir des aspects extérieurs et des oreilles vives à retenir et à bien entendre les propos de la rue, des salons et du fumoir et à en garder la tournure caractéristique leur procuraient.

La littérature où ils aboutirent après avoir rôdé autour de la peinture leur apprit à développer et à raffiner ces dons perceptifs.

De là ils se firent une manière d'écrire très-vivante et épidermique et une façon de penser par petites formules condensées. Négligeant de se trop préoccuper de la « phrase » qui est synthétique et absorbe beaucoup d'éléments pour sa nutrition productive, ils s'ingénièrent à souder les mots en « expressions » et y excellèrent.

Leurs romans sont l'habillage pittoresque et ingénieux toujours de carcasses bien choisies et agencées avec soin et ils y eurent une réussite, un tour de main, un chiffonné exquis. Par la qualité et la finesse du détail ils redonnèrent de la nouveauté, de l'actualité psychologique à des personnages sans beaucoup d'invention, et, d'observations multiples et un peu disparates mais ordonnées avec un flair délicat ils établirent des psychologies presque plus olfactives que rationnelles.

Cette conformation d'esprit, inquiété, tracassière et peu réfléchi demandait à être alimentée perpétuellement par le contact journalier des êtres et des choses.

La petite note quotidienne dans le souvenir ou sur un coin de calepin en fut le moyen. Elle eut lieu patiemment, forma des cahiers, des volumes, devint un livre.

*
* *

Le journal de Goncourt est une pièce unique dans la littérature.

Il y avait le journal de Dangeau mais il n'était que compendieux.

Il y eut les Mémoires de Saint-Simon qui disaient tout d'une époque à la fois décorative, et obscène, avec pompe et crudité mais avec une telle tournure historique, une

telle suite en leur rédaction hautaine, rancunière et contournée qu'ils déconcertent le commentateur.

Il y eut les confessions de Rousseau, âpres, circonstanciées et sophistiquées et l'œuvre d'un homme d'imagination despotique acharné sur lui-même.

Mais voici que le Journal des Goncourt est des constatations immédiates, en toute la fraîcheur de leur notation au jour le jour, à la fois retrospectives et présentes, l'œuvre d'un vivant sur des vivants ou sur des morts que certains ne se souviennent plus avoir oubliés pour se croire le droit de les défendre.

L'aventure, cette fois, est bien nouvelle et un peu périlleuse surtout si l'on songe que l'auteur est un homme d'observation peu imaginaire et qui ne veut point l'être du tout. Celui qui est ainsi constitué risque fort de manquer d'indulgence car on conviendra qu'il faut un peu d'imagination afin de juger les hommes assez autres qu'ils ne sont pour les croire ce qu'ils devraient être.

*

* *

Comment monsieur de Goncourt s'est-il comporté envers les choses, envers lui-même, envers autrui ?

Envers les choses : les paysages de terre, de mer et de ciel sont charmants au cours de ce livre. La manie descriptive de l'époque y a trouvé son maître.

La verdure verdoie, l'eau miroite, le ciel se nuance aux épithètes précises et inattendues. Le mot fixe souvent de l'indéfinissable, il prend la forme de l'objet, le contient, l'entourne, se l'approprie et en est la représentation exacte.

Il y a pour dire tout des trouvailles ingénieuses et des syntaxes dont le jeu excite un plaisir à le voir équivaloir à coup sûr aux exigences les plus imprévues.

Envers soi-même : Là, en tout ce qui concerne le soi, le fondamental, le secret de l'être, existe une singulière parcimonie psychologique.

Il y a des confidences d'écrivain, jamais d'homme.

Du reste la rédaction par deux auteurs, si conjoints, si identiques, si jumeaux qu'ils aient été, interdisait l'expression d'investigations qui eurent lieu peut-être.

Il n'y a de manifeste en ces pages que l'opinion littéraire que quelqu'un peut avoir de soi-même et en ce cas cette opinion est curieuse là, assez juste en somme, un peu complaisante. Certaines idées auxquelles les auteurs attachaient sans doute une importance ont revêtu la forme anonyme de la maxime. Elle sont intéressantes, encore qu'il faille se méfier en ces spirituelles boutades de ce qu'elles ont d'artificiel et qu'elles ne soient dues au souci d'avoir pensé brillamment à la Chamfort plutôt qu'à un raccourci d'opinions personnelles.

Envers les autres :

On ne peut pas dire que M. de Goncourt ait jugé ses contemporains. Excepté pour Flaubert dont il voit avec inquiétude la manière de travail, de Sainte-Beuve qu'il représente comme un godelureau de Port-Royal, de Saint-Victor qu'il semble haïr avec raison, de M. Renan qu'il trouve trop penseur et de Beaudelaire qui l'horripila il se contente de les crayonner et de les laisser parler...

Ce sont ces phonographies qui soulevèrent tant de mécontentement parmi ceux qui crurent avoir à s'en plaindre et ceux qui croient qu'ils n'auront pas à s'en louer.

Il y eut des réclamations publiques ; il y a des récrimination tacites.

Je crois qu'on a été bien loin en tentant de faire de monsieur de Goncourt une sorte de délateur, un Vieil-Castel, artiste.

Il y a plutôt inopportunité qu'autre chose, si toutefois, comme on aime à le croire, et comme M. de Goncourt le dit « le souci de la vérité » est la raison de tout cela ; mais si, comme quelques personnes l'insinuent, il n'y a au fond de cette hâte à faire une publication prématurée qu'un « souci de scandale » ce dont on aime à douter, le tort serait grave.

Ne serait-il pas plus simple de supposer que M. de Goncourt a oscillé entre ces deux remarques de Chamfort :

Qui dit quelque part :

« Ce qui est vrai, ce qui est instructif c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu et bien vu dit à son ami au coin du feu. Quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres. »

Et qui quelques lignes plus haut disait :
« Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant ».

Si le journal des Goncourt est souvent cette conversation dont parle Chamfort, il est aussi, et un peu trop souvent, ces propos de salons et de soupers que l'avisé moraliste avait en si juste suspicion.

Henri de RÉGNIER.

AUX INTELLECTUELS

L'Etat pourrait solder le talent, comme il solde la Baïonnette; mais il tremble d'être trompé par l'homme d'intelligence comme si l'on pouvait longtemps contrefaire le génie.

Honoré de BALZAC.

En perdant la Foi, une race perd la notion de l'Art et du Beau, l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie voltairienne avait matérialisé l'esprit, la laïcisation de l'enseignement a prosaïsé les âmes, l'envahissement des termites de la médiocrité achève de mesquiniser les sentiments conséquence logique : l'intellectuel mis au ban de la société.

Il se trouve des vésaniques pour doter l'institut de prix oiseux et un Villiers de l'Isle-Adam meurt dans l'indigence. La société se putréfie d'une telle syphillis morale qu'elle n'a même pas la crânerie de s'avouer ses haines, elle se les dissimule sous des euphémismes et n'en mord qu'avec plus de hargne.

Le fait-divers, les courses, les exhibitions de femmes, voilà ce qui passionne l'opinion publique; est dédaigné le livre nouveau s'il ne parle à la bête ou ne scandalise, et, sans le rire des sots, l'œuvre d'art ne se remarque mie. Aussi, l'époque s'embête de n'avoir en guise de Paraclet que le journal d'informations, la culpé entraîne le dégoût de soi-même, le spleen et l'abrutissement cortègent le scepticisme. Il faut visiter les Flandres et la Hollande pour se rendre compte de la quiétude, du bonheur d'un pays aimant son art; Amsterdam a le culte de Rembrandt, Anvers celui de Rubens; en France, la classe supérieure dresse des autels à la fille bête, la classe inférieure au litre.

A Paris, on n'en est encore qu'à l'indifférence, mais à une indifférence prodrome de l'hostilité, il suffit d'une œuvre pour inoculer à la capitale la haine féroce de la province contre toute créature d'exception. Toléré aujourd'hui, qu'advient-il à l'intellectualisme demain? Grâce à un électorat leurrable autant qu'un Gêronte, la Médiocrité gagne du terrain, si rien n'arrête son érosion, — et, pour sauver un peuple de cette sphacèle, il faut un miracle, le règne se changera vite en tyrannie, l'intellectuophobie sévira dans toute sa fureur.

Nos ancêtres les Celtes, honorant les Bardes comme une des trois colonnes de la nation, leur confiaient la mission sacrée d'entretenir la vertu guerrière; les Bardes de ce siècle, on les enrégimente au nom du progrès, il ne sont plus une lyre mais un matricule, et leur qualité ne sert qu'à les désigner à la plucité des humiliations. Nos artistes, l'administration les traite un peu moins poliment que ses garçons de bureau; quand aux hommes d'état improvisés par le parlementarisme, aucun d'eux n'oserait imposer le Génie à la contemporanéité, ainsi que firent Louis II pour Wagner et Napoléon III pour Carpeaux. Et ne nous plaignons pas trop, malgré l'antériorité de si nombreux vandalismes, les propriétaires dirigeants n'ont pas encore osé transformer Notre-Dame en maison de rapport.

Ah! les prolétaires des usines ne sont pas les seuls damnés de l'ordre social, le sort de l'intellectuel sans fortune est autrement plus terrible. Trouvant toutes portes fermées au déjucher des écoles spéciales, honni partout, vilipendé par tous, il ne peut ni tirer parti de son savoir, ni se lancer dans une autre carrière. Le voilà martyr livré sans défense aux fauves. Alors commence la course à l'emploi douteux, aux inrévables besognes; la méchanceté sournoise l'accable de vexations et d'avanies, il lui faut subir les commisérations fielleuses des bêtises et les morgues hyperméprisantes des plus vils drôles, ... chance inespérée s'il parvient à troquer sa dignité contre un morceau de pain.

Un intellectuel à humilier! c'est, pour le vulgaire, jouissance de peau-rouge insultant son prisonnier au poteau du supplice. Ah! tu représentes le Beau et te réclames de l'Art, ah! tu refuses le salut au casque à mèche d'Ho-

mais, ce Gessler moderne, et tu viens, livré par la male-faim, te mettre entre mes griffes, par les droits de l'homme! nous allons rire .

Les tortures morales concomitant la boulimie, conçoit-on pires affres? et, lequel souffre le plus, de l'ouvrier qu'un chômage momentané force lui et les siens aux privations matérielles, ou de l'intellectuel, sevré d'espérance, qu'empêche le dénûment d'enfanter ou de publier l'œuvre longuement caressée?

Tout être d'élite, tout idéiste voyant au-delà de son époque, la masse l'englobe sous ce mot : poète, terme en sa bouche du plus intense mépris; poète! l'adipeux bourgeois à sensorium de gorille le bave en guise de suprême dédain; il n'est pas jusqu'à la progéniture du dernier des loqueteux qui ne grimace moqueusement lorsque ce vocable, poète, frappe son oreille orde et cérumineuse.

Sans l'Intellectif, une nation se nihiliserait dans l'histoire des siècles, — bah! qu'ont à s'inquiéter de pareille vétille les inconceptuels de toute infinitude. Vivre pour et par la poésie! est-ce que les dyscœliens de l'économie politique peuvent admettre une aussi abusive prétention! Quelle force-travail cela représente-t-il les rythmes? et que servent les rêveurs au rouage d'une société pratique et utilitaire?... Donc, ils ne comptent pas.

Nativement malévole, le public devient cruel, sans le frein d'une croyance..... Oh! surprendre l'inattingible, obliger à ramper ce qui ascensionnait! Joie bien douce à nos incultes, ces sauvages des civilisations. Toute âme basse est possédée du désir destructeur des belles choses, et la légende irrite ceux qui ne respectent plus la vérité. Comme le garnement livré à lui-même se plaît à mutiler l'insecte diapré, parce que joli et faible; de même la multitude ignare, garnement grandi, se complait à briser les ailes de l'Idéal, heureuse de déparer la pulchritude; — dilettantisme de triballe encouragé par ces éducateurs des bas-fonds, les fils de Tribulat Bonhomet, qui, s'ils trouvaient le cadavre d'un nouvel Orphée, lui ouvriraient le cœur pour y chercher l'Inscrutable.

Le populaire, (j'entends bourgeoisie aussi bien que prolétariat, leur intellection s'identifiant par la même grossièreté atavique) le populaire a le sens du grotesque, il voit

charge et le Beau l'offusque; envieux de toute supériorité morale ou spirituelle, c'est avec l'immonde assouvissement du rustaud profanant l'autel, ou du soudard polluant l'éphèbe, qu'il s'évertue à cracher sur l'Aède.

Capitalistes ou prolétaires au pouvoir, ce sera toujours un gouvernement hâisseur de l'Intellectualité; au fond, rien n'est plus bourgeois qu'un socialiste, sa doctrine tient tout entière en la socialisation des moyens de production et cesse son altruisme aux confins de son intérêt immédiat. Si encore la démocratie ne songeait qu'à satisfaire ses appétits brutaux de ventre et de bas-ventre, par malheur, ses courtisans l'ont tellement enorgueillie de sa souveraineté qu'elle a pris son rôle royal au sérieux : poseuse et raseuse, elle affiche déjà l'insolence du parvenu et, en programmant liberté elle rêve l'absolutisme du Sar. Rien ne l'exacerbe comme ce qui s'élève par la seule puissance du talent, l'hyperacrien outrage sa turpitude, l'aristique sa trivialité, et le lettré qu'elle ignore, elle le suspecte, le déteste, le considère **Son** ennemi..... ne pas être comme les autres ! irrémissible atteinte à l'égalitarisme.

Et l'Eglise qui envoie bien loin ses missionnaires catéchiser, au péril de leur vie, des peuplades incapables de saisir les enseignements du christianisme, l'Eglise n'a pas cru devoir se donner la peine de moraliser nos faulcours, de disputer le paria au politicien.

Ah ! il a beau jeu le raté qui s'en va quémander les suffrages des déshérités et il peut, sans que rien ne le gêne, paroxysmer leurs picas, choquer leurs haines et travailler à transmuier la France en maladrerie politique. Ah ! ils se moquent un peu les démolochocles de magnitudiser la plèbe; cabotins inscrupuleux, jaloux et contempteurs de tout mérite, sophistes inaperceptifs ou ambitieux aptères, ils ont jugé que le meilleur moyen de faire leurs affaires était de diriger celles de leur pays, et le pays les laisse agir, car, mérétrices du suffrage universel, aucun avilissement ne leur coûte. Quelle pitié ! Qu'attendre de ces impuissants à faire grand dans le mal ainsi que dans le bien, sinon les tracasseries, la persécution, exutoire à leurs laidours, contre les champions du Verbe.

Cela semble hyperbolique, mais le présent n'incite-t-il pas aux plus sombres conjectures ? L'intellectuel, (artiste

ou écrivain) obligé de travailler dix ans pour les autres, (à quoi? et dans quelles conditions!) avant d'œuvrer pour l'Art, aurait-il une vie plus lamentable s'il était captif chez les Patagons? s'il arrive à vivre de sa production, n'est-il pas exploité par les intermédiaires plus rapacement que l'ouvrier ne l'est par son patron? Et qui s'en préoccupe? Le politicien n'a cure de cette non-valeur électorale, le sociologue n'a d'yeux que pour le producteur manuel, et le mécène qui agiote sur la célébrité laisse sans remords crever en leur aire les miséreux fiers et dignes.

Ne serait-il pas temps, en vérité, que les intellectuels se préoccupassent de se défendre et contre l'antipathie ambiante et contre l'exploitation. Pourquoi, en dehors de tout cénacle, ne formeraient-ils pas une solide alliance, quelque chose comme une ligue hanséatique?

Alphonse GERMAIN.

AU VIEILLARD!

Songes-tu parfois au passé de tes ans parcourus, ... — décoré certes, le col doctrinaire, le sourire de barbe blanche affable comme si tu n'avais pas consumé ta vie à piétiner l'honneur de la race et à offrir le sang du peuple en sacrifice au veau d'or.

Rappelle-toi un peu, bon vieillard lithographique. Laisse un instant la prose de Francisque Sarcey que tu dégustes avec une si fine gourmandise, enfoncé dans le fauteuil du cercle dont le velours rouge à crépines d'or symbolise enfin le sacre de tes idées triomphantes.

Rappelle-toi la gloire de février 1848, où tu contribuas, polytechnicien peut-être, étudiant chevelu sans doute, armant de cocardes les bonnets des grisettes pour conspuer le parapluie vert de Louis Philippe Roi. Acclamas-tu avec virulence la cravate de Lamartine et les épaulettes de Cavaignac ! Et, pour mieux tromper le naïf prolétaire que tu envoyais dépaver les rues afin de te gagner une situation dans un gouvernement neuf, comme tu fraternisas avec les mains calleuses et t'enivras d'absinthe humble, dans les cabarets du faubourg Saint-Jacques !

Mais lui, moins bête que l'espérait ton ambition d'alors, te brûla la politesse bien avant le 2 décembre. En vain, essayas-tu de l'exciter contre l'énergie du Bonaparte installé. L'appel au Peuple démentit la valeur de tes déclamations. Il te fallut retourner la casaque, applaudir, pour le bien de ton avenir, à l'expédition d'Italie, aux excursions de Chine et du Mexique, vilipender la verve des pamphlétaires, invoquer l'ordre, la morale, tandis qu'au fond de toi, tu applaudissais Flourens fauteur d'émeutes, renversant les voitures de vidange dans les carrefours, et, cachais sous les piles de mouchoirs *la Lanterne* de Roche-

fort et *le Diable à quatre*. Ce qui ne t'empêchait pas d'ailleurs, aux jours de plébiscite de voter *oui* dans la peur que ton sentiment dévoilé ne fit perdre la sinécure dont se flattait ta famille.

Entre temps tu soudoyais de bravos infâmes l'atroce immoralité de la littérature *idéaliste*, l'idéal, étant selon toi, la glorification de l'adultère, des amours illégitimes, l'abaissement du noble par les messieurs Poirier de rusés dramaturges, et l'exaltation de la courtisane mourant d'amour pur sur la syntaxe naïve d'un bâtard de lettres. Les Feuillet, les Cherbuliez, les Augier, les Dumas besognèrent pour déifier tes plus ignobles instincts, chanter la gloire de la gouje et du noceur, et implanter la suprématie du Trafic en ruinant les belles erreurs de la Force, de la Loyauté et des Traditions. Tu t'indignais à l'apparition de *Madame Bovary*, à la publication des *Fleurs du mal*, à cela seul de beau et de sincère qu'enfantaient dans l'âpre douleur les génies méconnus de ton Temps. Et ta sottise s'extasiait devant une plastique aussi misérable que la littérature de tes goûts. Tu consacrais les Bouguereau, les Cabanel, les Meissonnier, et toute cette imagerie de boîtes à confitures qui charma les fabricants de conserves de l'Amérique et leur fit décorer leurs demeures comme des bâtons de sucre de pomme ou des carafons de parfumerie.

En même temps, pour acquérir tes suffrages et tes sous, la presse se transformait. Au lieu de conduire ton opinion vers l'éclat magique de la vérité, elle chanta les louanges de tes abominables préférences. Il lui plut de dire que tu n'errais point, que ta sentence préconisait sans faillir les hommes de renommée éternelle. Elle se vendit à tes appétits. Elle inaugura une esthétique de contrebande et, par elle, promulga la supériorité de l'Imitation sur la Création.

Comme au Sabbat des sorcières il fallut penser à rebours, sanctifier le mensonge et la hideur au-dessus du Vrai et du Beau, l'Argent au-dessus de la Force, la Médiocrité au-dessus de la Vertu.

Ta tâche s'accomplit grâce à l'inconcevable mollesse de l'Empereur, dont l'entourage tremblait sotttement aux diatribes de tes tribuns, ceux qui ayant perdu tout espoir

de sinécure, continuaient dans leurs feuilles publiques, les propos de taverne entrepris derrière l'Odéon, après des piles de soucoupes à l'œil.

Au nom de cette entité indéfinissable *Liberté!* ils attaquèrent la gloire des batailles, le luxe et la prospérité du règne, refusèrent, en pressant l'opinion, qu'on levât les impôts utiles à la réfection des armées, et préparèrent avec un soin jaloux, la déchéance de la patrie où ils comptaient se créer une situation, en se proclamant sauveurs.

Comprends-tu, vieillard au visage béat, comme tu trempas dans toutes ces hontes, comme tu te salis à tous ces crimes ! Frais et rose cependant, tu allumes un cigare et demandes avec inquiétude au valet quel est le menu du soir et si la petite Clara ne t'a point laissé de lettre au salon d'attente.

Ce drap fin dont tu te pares, cet or que tu caresses d'un doigt ridé dans le fond du gousset, cet énorme chronomètre que tu exhibes pour forcer l'admiration de l'interlocuteur, ne sont vois-tu, que les sûrs stigmates de ta perversité. N'étais-tu pas de ceux qui proclamaient *Libérateur du territoire* l'odieux Adolphe Thiers, livrant deux provinces et cinq milliards pour succéder à Bonaparte et s'asseoir sur le trône de France.

Tu applaudis certainement aux massacres de Satory et déclamas contre les curés, et soutins l'article 7, effaçant des cervelles humaines la possibilité de croire à quelque UN qui fût, plus que toi, éternel et puissant.

Maintenant, il t'arrive encore de trembler quand le souffle du peuple passe avec le drapeau des grèves et le cri de la douleur sociale. Tu feins de t'étonner que ce peuple indignement trompé à ton profit après 48, saigné par tes ordres en 1871, affamé depuis par l'avarice du capital que tu confirmes malgré toutes les promesses de tes programmes — tu feins de t'étonner quand il gronde et grince. Lui ayant ôté tout espoir dans le présent et détruit sa croyance au Futur, tu comptais qu'il se résignerait enfin au désespoir absolu, uniquement désireux de nourrir ta quiétude, de peiner dans le bagne, d'attendre la mort dans le travail, puisqu'il lui répugne de sortir de la vie avant l'heure naturelle.

Or rien ne se passe selon que tu le voulus et le préparas.

Le monde que tu ceignis de ton fort égoïsme fait craquer partout la ceinture. La critique démasque la pauvreté de ton jugement, et les écrivains documentaires harcèlent l'hypocrisie de ta pudeur; et dans les faubourgs des grandes villes la révolution lentement se prépare qui détruira ce que tu as amassé. Le mal de ton œuvre n'a même pas l'excuse banale du succès.

Et tu vas, satisfait pourtant dans les rues, occupant de ton catarrhe la largeur du trottoir, opposant ta goutte à la marche des passants, et spéculant sur la couleur de ton poil déteint pour imposer à la foule, avec un respect indû, ton égoïsme insatiable. Tu vas, chaudement emmaillotté dans ta pelisse, calme et grognon sans voir l'immense dégoût que soulève au passage la puanteur de ton âme qui sue le crime du siècle moribond.

PAUL ADAM.

LA PAIX CHEZ SOI ET A L'EXTÉRIEUR

L'autre mardi j'avais voué ma soirée à noircir des feuilles pour les lecteurs de ceci. Dûment installé, les regards rivés à quelque tare rompant la monotonie du plafond, je tentais de retrouver certaines idées générales exigibles avant toute lettre, encore que moins pressantes à divulguer que celles ci-dessous, quand en un logis contigu au mien, ce furent des bruits caducs de vaisselles heurtées, un tintement clair d'argenterie, des dialogues de voix mâles que coupaient d'aigres filets féminins, des grincements de chaises éraillant le parquet, un impérieux rogomme aussitôt conspué par des oh soutenus confinant à l'indignation : cris convertis en rires, et rires en autant de tumultueuses voix. Puis, dans l'escalier, d'hésitants pas sur les marches, le coup bref d'un timbre, et une porte ouverte à quelques grégoires de renfort hués en chœur sur leur tard venue.....

*
* *

C'était le viol d'une liberté sous-entendue, paraît-il, dans le contrat qui m'oblige à déboursier trimestriellement quelques louis d'or. En attendant, je devais renoncer à toute écriture ou aller ailleurs que chez moi garder mon silence.

Sur le point de me résoudre à ce dernier parti, j'acquis bien vite la pénible certitude que je ne découvrirais dans Paris, dès huit heures du soir, un seul réduit meublé des outils nécessaires à l'écrivain et à l'abri des rumeurs adventices. Certes, payer d'une indiscretion et aussi d'un attentat mon vif désir de travailler, et frapper à une porte amicale était malséant outre que de résultat problématique.

Je dus donc malgré ma répugnance, suivre de l'ouïe toutes les étapes d'une ivresse qui chez mes voisins se poursuivit jusqu'au sommet de l'échelle. Je dus entendre des clameurs soulignant sans doute l'apparition de mets ou plutôt de bouteilles coiffées et maudire un damnable fausset de femme qui fusait inopinément sur un concert de voix mariées sans dominante. Parfois, je tressaillais à des cris de stupeur suivis de silence morne, comme si, pensais-je, la Mort avait figé sur le masque de l'un une grimace esquisée dans un chant; mais ce calme imprévu était tôt souligné d'un égrènement de rires, rires sans fin que les femmes veillaient à perler. Puis à mesure que se hâtait l'heure et s'allongeaient les verres, les hurlements succédaient aux chansons et le chahut aux danses.

Je pus trouver dans la fuite un salut immédiat mais relatif car cette désertion fut le prétexte de deux péchés mortels — confirmation nouvelle accordée à la sagesse du grand poète scolaire qui alexandrina le — souvent la peur d'un mal etc...

*
* *

Ainsi faut-il déplorer qu'en notre ville archiséculaire et fameuse devant le globe pour son aptitude à servir généralement tous nos sens, il n'existe hors quelques hôtels édifiés au centre de jardins, uniques apanages des gens puissamment riches, aucun quartier, ni rue, ruelle, ni même une seule maison aménagée avec intelligence et louée selon des principes contraignant chaque locataire à respecter comme il convient, avec bénéfice de retour, une délicatesse des méats auditifs que tout voisin pourrait revendiquer.

Si j'admets que l'infortune contée plus haut, peut frapper seulement de loin en loin tel ou tel autre que moi-même, quel Parisien ne s'attriste parfois d'un piano, d'un chien, d'un perroquet, d'une flûte ou d'un nouveau-né, pour ne pas énumérer les bruits de la cour et les bruits de la rue? Et s'il est un penseur actuellement maître de son ouïe chez lui, quelle garantie de cette paix nous donnera-t-il? car il faut tabler sur l'avenir!

*
* *

Que l'on se rassure. De mes louables récriminations, je n'induirai pas que les poètes sont rares, que les chefs d'œuvres sont courts.

Mais combien désirerais-je qu'une société d'entreprise pût construire ou aménager dans quelques quartiers de la ville point trop excentriques, de ces agglomérations d'immeubles dites cités, des cités closes en cul-de-sac par une rangée de bâtiments parallèles à une rue. Les chaussées et les trottoirs seraient pavés en bois. Aux maisons de hautes fenêtres et des windows. Dans les appartements, partout et en toute saison d'épais tapis; les escaliers aussi, on les en agrémenterait, mais là nul bruyant ascenseur.

Point de locaux aménagés pour boutiques, écuries, magasins. Et surtout, ô félicité, nulle loge de concierge : aux quatre points extrêmes de la cité, quatre pavillons — assez semblables aux postes d'aiguilleurs sur les voies ferrées — qu'occuperaient jour et nuit des surveillants honorables, célibataires et complaisants. Ces serviteurs se chargeraient de distribuer aux locataires tous objets à eux destinés, dès leur remise. Pour la facilité de ce service, des boîtes aux lettres seraient pratiquées dans chacune des portes s'ouvrant sur paliers. La nuit, des surveillants de rechange munis de clefs et toujours aux aguets, ouvriraient l'huis aux attardés.

Il va sans dire que toute occupation bruyante à domicile serait défendue, comme toute intrusion d'animaux fussent-ils chanteurs. Au surplus les plaintes portées contre un voisin par au moins trois locataires et enregistrées sur un cahier de réclamations déposé chez les fonctionnaires-surveillants, suffiraient à motiver le congé immédiat dudit.

Quant à la question des nouveaux-nés et des jeunes enfants, ferments notoires de tumulte diurne et nocturne, — placé que je suis entre un farouche désir dans l'accomplissement rigoureux de mon programme, et mon souhait très-sincère pour la perpétuation d'une race d'intellectuels, véhicules espérés des idées que je préconise, — on me permettra de la résoudre par un moyen terme.

Que les jeunes pères de famille amis de la paix se satisfassent en notre cité modèle avec un cabinet de travail, quittes à loger les leurs et eux-mêmes dans un quartier voisin. En attendant, qu'ils songent à entretenir quelques capitalistes intéressés, de ces projets très réalisables, car, en vérité, nous n'avons en l'an 1890 qu'une idée très fausse du bien-être chez soi ; oui, malgré l'importation des portières d'Ouchack et de Koula, malgré que nous exposions pompeusement sous vitrines les mouchettes de nos aïeux et des rouleaux de pâtissier.

EDMOND COUSTURIER.

LES FLEURS

A Stuart Merril.

Et je regardai la profondeur
du lac paisible.

SHELLEY.

Pendant des semaines, et des mois, et des années, l'armée ennemie avait investi la ville que la vaillance d'intrépides capitaines défendait. Puis, un matin, les troupes obsidionales, décimées par les assauts multipliés et les sorties infructueuses, affaiblies par les privations, avaient failli. Malgré de fabuleux héroïsmes, des dévouements et des sacrifices surhumains, les murailles avaient chû, sous le choc des béliers irrésistibles, et, la brèche étant faite, les cohortes hostiles avaient envahi les remparts; les frondeurs et les archers, maîtres désormais des tours, avaient fait pleuvoir sur la cohue leurs flèches et leurs pierres, et le lendemain, les hoplites, porteurs de piques, s'étaient répandus dans les rues de la cité, qu'ébranlaient les chevaux des lourds cataphractaires.

Rendus furieux par leur longue attente, les envahisseurs se ruaient avec des cris farouches, en le désir exaspéré de l'or, du meurtre et des palpitantes femmes. Pour préserver les dieux familiers, que les prêtres emportaient loin du carnage, les vierges étaient descendues sur le seuil des portes, et pâles, en longs habits blancs d'épousées, elles offraient les lys agonisants de leur chair au rut des soldats qu'affolaient les continences anciennes. Bientôt, dans le sang des virginités défuntes, les jeunes filles râlerent, mêlant leurs affres aux spasmes dominateurs; bientôt elles moururent au seuil des portes, autels choisis, et la mort même ne les libéra pas des étreintes inexorables.

La nuit arrêta le mauvais œuvre, le ciel se couvrit de la silencieuse meute des nuées noires, et la paix des ténèbres prostra sur le sol les mâles assouvis.

L'aube sanglante des batailles étendit sa simarre sur les palais mornes et sur la ville semblable à un jardin qu'endeuille le trépas des candides rosiers ; la jonchée des corps déflorés pâlisait le pavé des carrefours et des places, et les sacerdotés qui suivaient les conquérants, crièrent d'horreur devant le sacrilège. Leurs théories purificatrices parcoururent les rues et les portiques, et les durs miliciens mêlaient leurs voix repentantes aux chants des hiérodoules qui déjouaient par leurs incantations les calamités vengeresses. Des bûchers de santal imprégnés de baumes propices brûlèrent tout le jour, pénétrant l'air d'émanations lustrales, préparant les rites expiatoires, et la veillée des mortes fut faite par les chefs les plus vaillants qui, ceints de leurs armes, restèrent prosternés la nuit entière, pendant que les cavaliers des légions sacrées sonnaient dans les buccins d'airain, la gloire des immolées et le remords des meurtriers.

Le lendemain, les vierges furent placées sur des brancards fleuris de scabieuses, on les avait parées de colliers d'améthystes et chacune d'elles au front portait une opale dont s'ouvrait l'ocelle froid. On les porta au travers des brasiers cinéraires, hors des remparts, et le cortège se dirigea vers un lac consacré que les prêtres avaient choisi. Là, les cadavres furent chargés de pesantes chaînes d'or, et les bienveillantes mains des eunuques les ensevelirent dans les flots qui s'ouvrirent avec de mystérieux bruits accueillants. Le soir, les dévastateurs brûlèrent la ville, et, à la clarté du colossal flambeau qui lançait vers les astres des flammes éperdues, ils s'éloignèrent emportant avec eux le somptueux butin qui s'amoncelait sur les chariots.

Quand seuls, furent aperçus dans le lointain les derniers étendards, flottant à l'horizon, tels des oiseaux aux chatoyantes plumes, les vaincus descendirent les collines, d'où cachés parmi les chênes, ils avaient assisté aux viols et à l'incendie suprême. Sur les colonnes noircies, sur les vantails rompus des portes de bronze, ils assaient leur gémissant désespoir et la tacite douleur des marbres abolis s'harmoniaient à leur angoisse. Ils pleu-

raient sur les dieux insultés et réduits à la fuite, eux les puissants pareils à des enfants débiles qu'emportent les nourrices; ils pleuraient sur les foyers saccagés, privés des chers bijoux et des ataviques richesses dont le destin frustrait leurs hoirs. mais quand ils songèrent aux belles vierges qui avaient fait l'offrande de leurs prémices, mourant sans connaître l'amour élu, la clameur des sanglots épanché sur la plaine et jusqu'aux bois proches le deuil des âmes.

Le souvenir des soirs, où les tendres colloques et les aveux furtifs s'égrenaient le long des sentes, pénétrait d'une plus irréparable tristesse les éphèbes, et leurs cœurs désormais vides, clamaient d'inutiles appels. O la sylve amicale, qui se peuplait des couples attentifs; les brumes violettes des crépuscules viendraient seules maintenant rappeler les présences anciennes, seuls les fidèles échos répéteraient les syllabes jadis ouïes, mais le miroir des fontaines ne refléterait plus les visages aimés et les guirlandes défleuries, appendues aux cîpes agrestes voués à la déesse perpétueraient de leur témoignage les regrets.

Or, un ascète vénéré qui avait accompagné les funérailles, vint près des jeunes hommes, et s'offrit à les conduire vers celles ensevelies au tombeau des ondes par les violateurs repentants. Ils le suivirent par les chemins qu'avaient éventrés les roues des chariots de guerre; ça et là, en le creux des ornières, gisaient de précieux objets échappés aux prédateurs que l'amas des dépouilles opulentes rendait sans doute inattentifs, et c'étaient des ostensoirs gemmés, des coffrets aux stries smeraagdines, des amulettes ornées d'ineestimables joyaux. Mais les pieds des amants veufs heurtaient avec indifférence les coffrets, les ostensoirs et les amulettes, et nul d'entre eux ne pouvait compatir à l'abandon des choses, car le flux des pleurs salés noyait leurs prunelles et la griffe des hoquets étreignait leur poitrine.

Sur un tertre dominant le lac, le guide s'arrêta; tandis que les désolés descendaient vers les berges dénuées de roseaux. Contre le sol, ils se couchèrent et de leurs fronts penchés ils effleuraient le froid métal des flots: Les uns, immobiles, les paupières closes, paraissaient écouter d'illusoires; voix les autres dilataient leurs yeux hagards, es-

sayant de percer les épaisseurs glauques qui détenaient les corps pollués et ravis ; ceux-ci suppliaient les mortes, ils leurs parlaient comme autrefois, s'arrêtant pour entendre les réponses qui résonnaient en eux, reprenant ensuite l'imaginaire dialogue ; et quelques uns, moins pudiques, accablaient les cieux d'injures et de menaces, épuisant leur chagrin en convulsifs mouvements. Debout, sur la colline, l'ascète haut dressé dans sa robe de laine étendait les mains au-dessus des eaux funéraires, éployant des bénédictions, invoquant les dieux que les dévouées avaient préservé des insultes.

« Très grand, disait-il, que s'atteste votre puissance en l'honneur des pures servantes, dévotes à vos temples. Lorsque affolés, aux bras de vos prêtres, vous requériez l'asile protecteur, elles vinrent vers les hordes assaillantes et leurs frêles gorges furent pour vous préservatrices, plus que les remparts surannés. Impavides ! vous connûtes la peur des injures que vous épargnèrent les doux flancs offerts ; attestez votre gloire et votre clémence, faites revivre les chastes qui moururent de vous sauver.

Aux prières de l'ascète, les éphèbes mélaient le chœur de leurs supplications. Soudain, à la surface du lac, comme de mille sources saillissantes, surgirent des gouttes de sang ; elles s'étalaient, pourpres pétales issues de plantes invisibles, et ces pétales se sillèrent de veines, ils s'élargirent et des fleurs naquirent, illuminant l'air de leurs étranges splendeurs.

Calices, dont la nacre évoquait les chairs absentes, hyalines corolles dont le parfum suscitait les baumes enfuis.

Elles vivaient les fleurs surnaturelles, dressant leurs pistils cimés d'or, et leurs tiges s'agitaient ainsi que se ployent des bras amis. Agenouillés, les jeunes hommes les appelaient, préférant avec instance les noms chéris des amantes, et les fleurs se murent aux mots entendus. Lentement, abaissant leurs rameaux pareils aux cols des cygnes, elles s'avançaient, onduleuses et souples, vers les adorants exstasiés. Beaucoup, que poussait leur impatiente tendresse, entraient dans les flots, et ceux-là les fleurs les saisirent, les entraînant pâmés et ravis au fond du lac nuptial ; les autres tendaient leurs mains que les fleurs venaient joindre, ils les prenaient, et sur leur

sein elles grandissaient, se multipliant, les enivrant d'odeurs ineffables, emplissant leur cerveau de vibrations d'amour. Mais aux doigts de quelques uns les calices se flétrirent, desséchés et moroses, et tous s'enfuirent dans la campagne, gardant le trésor acquis, ou se lamentant sur l'espoir déçu ; et près des eaux de nouveau impassibles, seul, demeura le solitaire, haut dressé dans sa robe de laine, éployant les bénédictions, remerciait les dieux que les dévouées avaient préservé des injures, elles les pures et les chastes qui moururent de les sauver.

BERNARD LAZARE.

LE BANQUET D'HIER

Injustifiable, si l'on n'y avait dû voir que la consécration d'une personnalité, ce banquet, auquel plusieurs s'étaient rendus, le sourire aux lèvres, a pris, dès l'abord, le caractère incontestable et, nous dirons à bon droit, *religieux*, d'une manifestation de solidarité en le culte de Cela vers quoi tendent toutes paroles humaines, depuis le vagissement de l'enfant jusqu'à l'article de M. Sarcey, de Cela en quoi cette parole (si vaine hélas! que le silence est une vertu) trouve son aboutissant et sa justification: *La Poésie*.

Au champagne, quelques toasts ont été portés — en voici le texte :

MONSIEUR STÉPHANE MALLARMÉ :

« A Jean Moréas

« Qui, le premier, a fait d'un repas la conséquence d'un
« livre de vers (favorable présage) et uni, pour fêter le
« *Pélerin Passionné*, toute une jeunesse aurorale, à quel-
« ques ancêtres,

« Ce toast

« Au nom du cher absent Verlaine, des Arts camarades
« et de plusieurs de la Presse, au mien, de grand cœur. »

Monsieur JEAN MORÉAS réplique :

« Seul, un silence ému saurait signifier combien je
« garderai doux le souvenir de cette fête. Je me tairai donc
« mais non avant d'avoir porté la santé de Paul Verlaine »

A son tour MONSIEUR HENRI DE RÉGNIER se lève :

« Je veux tout d'abord remercier les personnes qui sont

« ici de la faveur avec laquelle elles ont accueilli l'invitation
« qui leur a été envoyée et particulièrement Stéphane
« Mallarmé, qui a bien voulu, en acceptant de présider
« cette réunion, l'honorer de l'autorité de sa présence.
« D'autres, parmi qui je nommerai : Théodore de Ban-
« ville, Sully Prudhomme, Dierx, de Hérédia, André de
« Guerne, Philippe Gille, Francis Poictevin, Armand Sil-
« vestre ont notifié leur absence par les lettres les plus
« courtoises.

« Je bois aux uns et aux autres et à Leconte de Lisle,
« le doyen des lettres françaises et aussi à notre ami Jean
« Moréas. »

De l'autre bout de la table la voix de Monsieur Maurice Barrès porte la santé de Baudelaire.

Immédiatement riposte Vanor :

« J'ai cru qu'en évoquant le souvenir d'un défunt
« M. Barrès allait proclamer un autre nom : Jules Lafor-
« gue. C'est donc à la brillante santé de cette mémoire que
« je lève mon verre. A Jules Laforgue ! »

Les organisateurs sont ensuite remerciés par Monsieur Albert Saint Paul, et Monsieur Charles Morice lit les vers que voici :

A JEAN MORÉAS.

La belle fille sans souci qui laissait voir
En dansant le secret blanc de sa gorge pure,
Toute folle qu'elle parût de sa parure,
Avait pourtant comme des pleurs dans ses yeux noirs

L'artifice joli d'un léger désespoir !
Le jeu plaisant de la bonne et mâle aventure !
Joyaux joyeux d'entrechoquer leurs bigarrures !
Chanson d'aube où déjà vibre un reflet de soir !

C'est dans ton âme, beau chanteur, qu'elle dansait
Selon des rites inconnus encore — et c'est
Elle pour muse que tes rimes ont choisie :

Car avec ses façons d'un nouvel autrefois,
Nymphe de Seine avec l'arc de Diane au Bois,
La belle fille était comme ta fantaisie.

Le toast suivant est alors improvisé par M. Bernard Lazare :

« Après avoir bu à Jean Moréas, il me paraît légitime de ne point oublier celui qui le premier annonça aux foules le poète que nous connaissions. Je bois donc à M. Anatole France, au très habile écrivain, au plus autorisé représentant de la critique Parisienne, cette critique toujours enthousiaste du beau, toujours bienveillante pour la jeune littérature, cette critique pour laquelle nous avons tous la stricte reconnaissance due à tant de si généreuse et vaillante bonne foi. Je bois donc à M. Anatole France. - »

M. Delaroche :

« Je bois à la Poésie Symboliste à et à son représentant « le plus éminent qui nous préside : Stéphane Mallarmé ».

Ce toast est souligné d'unanimes applaudissements.

Suivent des paroles de M. Dauphin Meunier saluant « les arts camarades » ; de beaux vers de M. Duplessis. Et M. Georges Lecomte lève son verre « au Pauvre, qui ne mange pas ».

Les applaudissements éclatent de nouveau.

Nous reproduisons les vers de M. Clovis Hugues :

Je bois aux rêveurs ingénus,
Aux poètes qui sont venus
Par les sentiers blancs de colombes,
Quand les gloires en cheveux blancs
Descendaient la côte à pas lents,
Dans le surgissement des tombes.

Ils ont ces pèlerins du Vers,
Le même droit aux lauriers verts
Plaqués en cercle autour des tempes,
Puisqu'ils agonisent aussi
De votre mystique souci,
O fronts plissés dans les estampes !

Le génie est un fleuve : il sourd
De la montagne du bois sourd,
De tous les sols de la patrie.
Nargue aux vils joueurs de pipeau,
Qui s'en vont clamant en troupeau
Que la grande source est tarie.

Est-ce que le vaste torrent
S'épuise jamais en courant
Sur les Rochers, dans l'ombre noire,
Parce qu'au flanc vert des talus,
Deux ou trois lions chevelus
Y sont lentement venus boire ?

Au feu, les baillons étouffants !
Est-ce la faute à ces enfants
Dont l'âme reluit, toute neuve,
S'ils n'ont pas ployé les genoux
A la même place que nous,
En s'abreuvant à l'eau du fleuve ?

Est-ce donc pour eux un affront
D'avoir été baisés au front
Par les lèvres d'or des chimères
Quand ils dormaient dans leurs berceaux ;
En un recueillement d'oiseaux
Blottis sous les ailes des mères ?

Pourquoi n'auraient-ils pas tenté
L'envolement illimité,
Au delà des sphères connues,
Comme s'il était défendu
De planer à demi perdu
Dans l'élargissement des nues ?

Allez, rêvez, lutez, cherchez,
Le Verbe et l'idéal cachés
Dans l'âme pensive des choses ?
Les bons aînés vous seront doux ;
Leurs flèches, en sifflant vers vous,
Auront peur de blesser les roses

La liberté ! la liberté,
Dans l'art comme dans la cité,
Jusqu'aux derniers confins du rêve !
Un chant après un autre chant !
Le soleil saigne en se couchant,
Mais c'est toujours lui qui se lève !

Puis les toasts de M. F. Vielé-Griffin à Clovis Hugues ;
de M. Tellier à la Poésie ; de M. Emmanuel Chabrier à
l'union des arts ; de M. Daurelle à Octave Mirbeau ; de
M. Gineste à Félicien Rops.

Autour des tables abandonnées, après la vaine attente de
quelques nourritures, des groupes péripatétisent.

M. Henri Lavedan croise M. Robert de Bonnières qui

sourient ; M. Odilon Bedon ne gesticule point ; M. Catulle Mendès, inopinément survenu de Belgique (où il loua, dit-il, le symbolisme), se mêle aux groupes, MM. Mirbeau et Rops très entourés. M. Schuré pense à Wagner et M. Barrès à Chambige.

MM. Delzant, Gauguin et Champsaur discutent avec M. Vanor.

M. Bernard Lazare s'enquiert auprès de M. Signac du portrait de Fénéon ; M. Seurat écoute. M. Quillard disserte avec M. Jules Christophe, cependant que M. Hérold se complaît aux mots de M. Berthelot, et causent, le mieux du monde, MM. Tausserat, Collière, Pierre Louys, Morhardt, Thorel, Henri de Régnier, Mazel, Valette, Bouguereau, Raynaud, Cousturier, Fontainas, qui représente nos excellents confrères de Belgique.

Là, Léon Barracand cher aux bibliophiles romantiques.

L'absence de Paul Verlaine, Paul Adam, Maurice Maeterlinck, Gustave Kahn, et d'autres aussi, fut vivement regrettée par

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

Les livres :

Le don d'Enfance : peut être trouverait-on dans l'analyse de ces deux mots — qui servent de titre à un doux recueil de vers que beaucoup aimeront — la qualité d'âme essentielle au poète, et que précisent encore ceux-ci :

« *Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois.* »

Cette perpétuelle jeunesse d'impressions est bien le don poétique par excellence et le livre de M. Fernand Séverin — dont il est inutile, partant, de tracer la filiation — tout d'humaine tendresse, nous a semblé (en sa forme très simple, naïve, maladroitement un peu, aussi loin des acrobaties parnassiennes que des promesses inélégantes du « faux vers librisme »), plus précieux que bien d'autres volumes célèbres.

*

**

M. Maurice Maeterlinck achève une introduction à *l'Ornement des noces spirituelles*, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand par l'auteur de la *Princesse Maleine* — et qui doit paraître incessamment chez l'éditeur Lacomblez de Bruxelles.

*

**

Dans le n° du 7 janvier d'*Art et critique*, M. Jean Julien, qui fut le directeur si accueillant de cette revue où (si nous ne nous trompons), — en Magnard qui ne fit pas regretter l'autre, — il rédigea de petites chroniques signées Gorgias, annonce que cet hebdomadaire cesse de paraître.

Les anciens rédacteurs *d'Art et critique*, se retrouveront, tous les dimanches, de 4 à 7 heures, au café Gutenberg, 25 Boul. Poissonnière — prophétisons une nouvelle série *d'Art et critique*, et, cette fois, le succès complet.

Dans les Débats, sous la ^{*}^{*} signature de Monsieur Paul Desjardins, jeune et désinvolte normalien, cette phrase qu'on n'inventerait pas.

« Or, je voudrais aujourd'hui (pour complaire à quelques amis, et quoique la littérature ne soit pas mon affaire propre) indiquer d'où viennent ces jeunes gens, et ce qui a chance de rester d'eux, tout éphémères qu'il soient. »

Il serait peut-être plus profitable, pour le rédacteur des « Débats » de méditer sérieusement sur ce qui pourra bien rester de lui — mis à part le souvenir d'un sot. — Jadis, M. Desjardins terminait un article en disant : « Nous étudierons la prochaine fois l'âme de M. Sully Prudhomme. » Nous regrettons de ne pouvoir lui rendre la pareille, l'existence de son âme, même d'universitaire, n'étant pas suffisamment prouvée.

Les Parisiens qui eurent le ^{*}^{*} 27 janvier 1889 la velleité de reconquérir, par un vote célèbre, leur liberté, l'ont perdue définitivement cette année vers la même date.

La fille Elisa et Thermidor ont du prendre à leur tour le chemin de l'exil.

M. Sulpice Bouchor fait ^{*}^{*} représenter aux Marionnettes un mystère qui traite d'un curieux cas d'obstétrique légendaire mis en vers par Bouasse Lebel.

Vient de paraître :

Chez Kolb : *Robes rouges* par Paul Adam ; chez A. Lemerre : *Presque* par Francis Poictevin.

Le Théâtre d'art consacrera ^{*}^{*} sa soirée du 27 février à : « L'Après-midi d'un faune, de Stéphane Mallarmé, et au « Mystère de la Fille aux mains coupées », de Pierre Quillard.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

Paris. — Imp. BEAUDELOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
— — — — *Un Homme libre.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
EMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*
F. HEROLD. — *Les Paéans et les Thrènes.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvres.*
STEPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Poésies.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Fauve.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTEL. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

JEAN MORÉAS

LE

PÈLERIN PASSIONNÉ

L. VANIER, Éditeur

SOUS PRESSE :

DIPTYQUE

DE VIELÉ-GRIFFIN

Paris. — Imp. BEAUDELLOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil